

Dijon. 27 Mars 1895.

Mon cher ami,

Que voilà déjà longtemps, ce me semble que vous nous avez quittés! Ce n'est pas que les faits nouveaux abondent parmi nous. Peut-être mon ignorance tient-elle à l'état, où je me complais volontiers, de tous les petits pots dijonnais. Mais vrai, j'ai beau regarder autour de moi, je n'aperçois aucun relief qui mérite d'être mentionné dans tout l'horizon probable de notre petite vie placide et monotone. Et je vous le dis tout de suite, puisque vous n'attendiez de ce rapide griffonnage aucune information même banale sur les choses d'ici, je veux seulement vous adresser un mot de souvenir,

une pensée du cœur qui vous témoigne
le vide senti en votre éloignement de
nous. Si on ne vous savait comment
le monde, dans la joie de ces premiers
jours de printemps, avec l'entraide qui
permet un estomac normal et sans
la préoccupation de soins et de piquantes
cures nécessaires, on se réjouirait plutôt,
de vous savoir à l'abri du train-train
un peu lassant de la vie courante
et des soucis du labeur quotidien.
Mais nous vous plaignons plutôt en
songeant que c'est une sorte de
régime de repos forcé, tout au
moins au point de vue intellectuel,
qui il vous faut subir. Et nous nous
disons que cela doit singulièrement
peser à votre nature adente et
essentiellement active. Du moins
votre curiosité, ainsi dégagée de ces
liens un peu fatigants des habitudes
qui créent à chacun son petit milieu social,

sera-t-elle plus excitée par les nouvelles
qui la sollicitent, et plus prompte à
saisir tous les intérêts de votre
nouvelle et prochaine existence. En fait
de nouvelles de vous depuis votre
départ, je n'ai guère eu que vos
bonnes dispositions à rompre pour
quelque temps, avec les efforts d'esprit
et les préoccupations sérieuses qui vous
absorbent tout entier. Je vous en
félicite tout à fait et vous engage
à ne chercher que les distractions
de la nature ou du monde, en
laissant docilement en pleine liberté
l'intellectuel, quels que soient ses appétits.
C'est mon vœu que non seulement
je comprendrai votre absence, mais
que je ne vous pardonnerais pas
de le rompre. On aura toujours, par
quelque source de vos nouvelles,
et il m'importe, avant tout, de garder
~~conservé~~ fidèlement le repos
d'esprit recommandé.

de tous côtés déjà, on prépare les projets
de départ pour les vacances. Madame
Lucas est partie hier pour Paris, ayant
hâte d'être auprès de son tante
M^{me} de Saint-Hilaire, récemment
éprouvée par l'influenza. Je vois
bien que je vais envoyer ma femme
dans sa famille, dès les premiers
jours de la semaine prochaine;
il faut, pour ses parents, un peu
allonger les vacances réglementaires,
puisque elle n'a pu voyager depuis
la rentrée. Je la suivrai à La Machine
un peu plus tard, dans le courant
de la semaine suivante, à moins que
je ne doive aller en Lorraine. Ce qui
retarderait un peu mes projets pour la
Nièvre.

Hier, nous nous sommes payés la
confiance Dorison. Cette fête sérieuse a
bien réussi et a été fort goûtée des
curieux d'érudition futile. M <sup>et M^{me} Bizos
n'y ont pas paru. - En dehors de cela,
je ne puis rien vous dire de la mi
mondaine à Dijon; je l'ignore.</sup>

J'ai pas mal de petites besognes,
professionnelles ou autres, manquant
généralement d'argent que je voudrais
terminer ou du moins arrêter pour l'instant.
En ce qui concerne votre maison, je
vous prie de respecter le souvenir et de ne pas
dont vous faites aisément le litige. Je vous
salue très cordialement la main
Fr. Geny

7/11



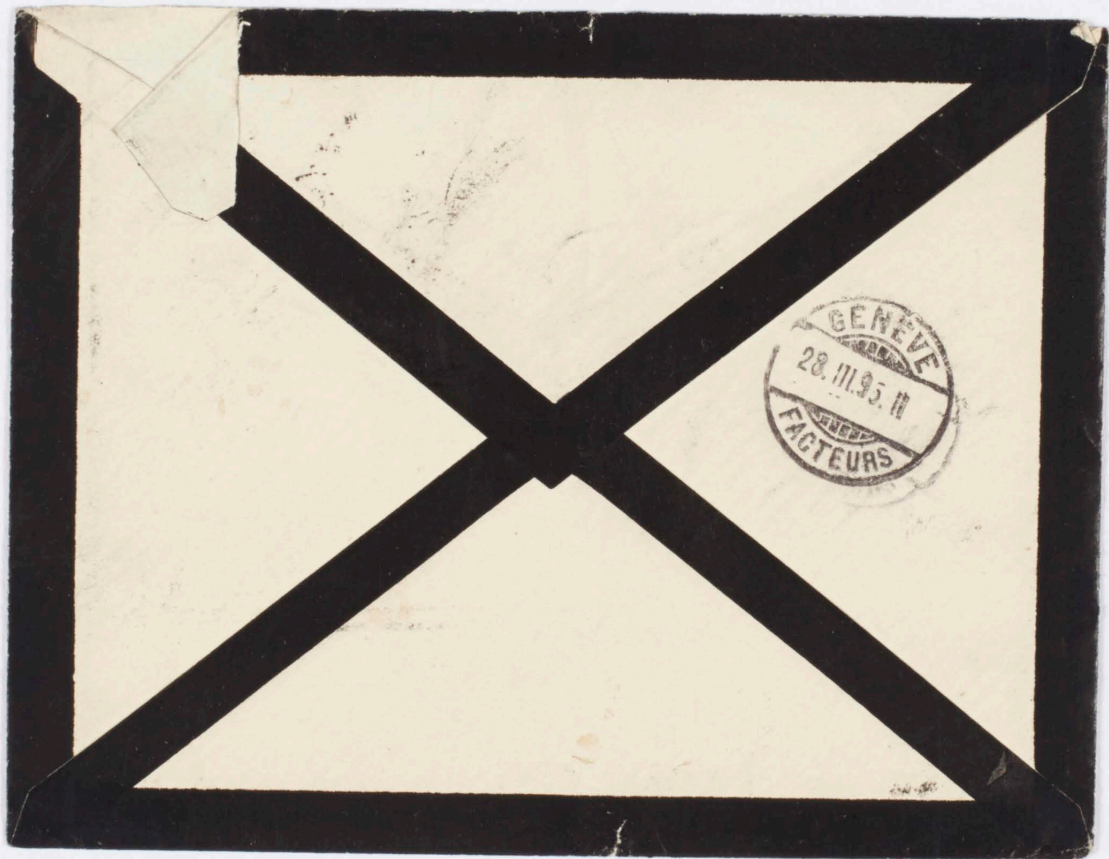
Monsieur R. Salicrès,
Professeur à la Faculté de droit de Dijon.

Pension ~~Reichmann~~

Bond-point de l'Ancien Palais,

Genève.

Suisse.



GENEVE
28. III. 95. II
FACTEURS